NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

77 N° 1 1955

Amour de Dieu, charité fraternelle

Gaston SALET (s.j.)

p. 3 - 26

https://www.nrt.be/it/articoli/amour-de-dieu-charite-fraternelle-2371

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Amour de Dieu, Charité fraternelle

Impossible de diviser l'amour.
S. AUGUSTIN.

Le commandement ancien et nouveau.

S. Jean appelle la charité le commandement ancien et nouveau (*1 Ep.*, II, 7 et 8). Si, pour le christianisme primitif, le commandement nouveau était déjà ancien, il semblerait que près de vingt siècles écoulés lui ont donné tout le temps de vieillir encore et d'être aujourd'hui dépassé irrévocablement. Il n'en est rien. Le commandement du Christ reste nouveau parce que toute parole du Christ a la nouveauté de l'éternel. Il reste nouveau aussi, hélas, parce que nous l'observons mal et qu'aujourd'hui encore il nous attend, bien loin qu'il soit en arrière de nous. Ne craignons pas de répéter du déjà dit : le déjà dit n'est pas un banal lieu-commun aussi longtemps qu'il demeure mal compris et mal pratiqué. « Ne cessez jamais de parler de ce qui ne doit jamais cesser d'être présent à nos cœurs [1] », disait S. Augustin. Enfin le commandement du Christ reste nouveau, disait encore S. Augustin, parce qu'il est rénovateur [2]. Si le ferment évangélique doit travailler pendant toute notre vie à surmonter les résistances obscures et renaissantes et si, des années après notre baptême, nous avons l'impression que bien des zones de notre moi ne sont pas encore baptisées, il est indispensable de revenir par la réflexion sur cette charité qui est la substance même du christianisme et aussi le moyen par excellence de nous christianiser.

I. PROBLEMES

Un ou deux commandements?

D'autant que le précepte du Seigneur pose immédiatement à la conscience chrétienne des points d'interrogation inévitables. A un scribe qui lui a demandé : « Quel est le premier de tous les comman-

1. *In Ep. Ioan.*, tract. VII, 1; *P.L.*, XXXV, 2030.
2. Cfr *In Ioan. Evang.*, tract. LXV; *P.L.*, XXXV, 1808.

dements? » Jésus répond : « Le premier de tous est celui-ci : « Ecoute Israël : le Seigneur notre Dieu est seul le Seigneur. Tu aimeras donc le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force. C'est là le premier commandement. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas d'autre commandement plus grand que ceux-là » (Mc, XII, 28-31). Nous n'aurons pas la suffisance un peu candide du scribe qui complimente Jésus et semble lui décerner une fort bonne note, tel un examinateur bienveillant. Mais comment ne pas poser des questions ultérieures?

Ces deux commandements que le Maître place évidemment à l'apogée de la religion, sur un plan supérieur et qui tranchent sur toutes les prescriptions légales, sont-ils deux commandements, unis certes, semblables peut-être, mais restant distincts et irréductibles? ou bien n'y a-t-il, dans la réalité profonde, qu'un commandement unique? Puisque Dieu et l'homme sont deux êtres infiniment distants, comment pourrait-on les atteindre par un seul et même acte d'amour? Faudra-t-il que le cœur du chrétien se partage et que son regard diverge? Mais dans ce cas est-il possible encore que la charité pour les hommes soit la charité tout court, la charité théologale? Entre les trois termes : Dieu, les autres, moi, qui posent si nettement le problème, quel ordre établir pour que le problème soit résolu?

Evidemment on peut toujours dire : « Faisons pour le mieux au plan de l'action, pratiquons la charité. Et laissons à Dieu le soin de résoudre ces questions abstruses. Mais c'est là une solution indolente et qui implique une idée fausse. Jamais les questions que nous pose le dogme ne demeurent sur le plan théorique. Pour un chrétien, la manière de comprendre — ou de ne pas comprendre — inspire toujours une attitude. L'ignorance due à la paresse n'a jamais facilité la prière ni excité la générosité. Et l'erreur peut entraîner, dans la pratique même, des hérésies périlleuses. L'histoire et l'expérience montrent que, singulièrement dans le problème de la charité, l'erreur n'est pas inoffensive.

Un amour de Dieu sans amour des hommes?

Ne peut-il arriver qu'un certain amour de Dieu, qui se croit authentique, et qui est en réalité une déviation fondamentale, peut oublier d'aimer les hommes? S. François de Sales disait, en une formule surprenante : « On peut être fort dévot et fort méchant. » Le théocentrisme, qui s'impose à tout chrétien, peut devenir, s'il est mal compris, un théocentrisme inhumain. Il n'est pas invraisemblable que parfois, pour des moines fuyant le monde et se donnant à Dieu, le désert, même inhospitalier, ou la colonne du stylite, si inconfortable, aient été un refuge pour l'égoïsme. On peut prendre à contre-

sens le mot fameux de Newman : « Dieu et moi ! » On peut mal interpréter la phrase de Léon Bloy : « Excepté Dieu, tout m'est égal ! » Et même quand on maintient fortement le second commandement, quand on proclame l'obligation d'aimer l'homme, si cet homme n'est en réalité qu'une occasion d'aimer Dieu, un prétexte à l'amour de Dieu, si l'amour qu'on a pour l'homme n'est qu'un degré pour s'élever à Dieu, une marche sur laquelle on s'appuie et dont tout le rôle est de permettre qu'on la quitte, il semble bien que l'homme ne soit pas aimé pour lui-même, dans sa valeur concrète : autant dire qu'il n'est pas aimé du tout. La charité lui demande d'être un moyen à son service et ne lui donne elle-même pas grand'chose. Le second commandement n'est plus qu'un appendice du premier et risque bien de disparaître, tant il a peu de consistance.

Un amour des hommes qui oublie Dieu?

Incontestablement, à l'opposé, une certaine manière d'aimer les hommes peut être ou devenir oubli de Dieu. On peut très bien concevoir — et on voit réalisée en fait — une charité ou un sentiment qui lui ressemble et qui ne dépasse pas la philanthropie. Là il n'est plus question de devoirs envers Dieu, d'adoration, de prière. C'est une « charité » laïcisée, qui n'a plus rien de théologal. A la limite, une limite qui n'est pas très éloignée, on a une religion humanitaire où « l'homme est le seul Dieu de l'homme », un humanisme athée. On consentira à « remercier Dieu de ses services provisoires » ; on reconnaîtra que le christianisme a été nécessaire pour susciter l'amour envers l'humanité, mais nécessaire à la façon d'un échafaudage, qui doit disparaître quand l'édifice est achevé. Le premier commandement a été rayé et d'ailleurs, estime-t-on, au plus grand profit du second commandement, de l'amour pour les hommes.

Essayons donc de réfléchir pour comprendre un peu mieux ce qu'est le commandement nouveau, quelle est la nature de cette charité exigée des chrétiens par le Christ.

II. LA CHARITE DANS LE CŒUR DU CHRIST

Le Christ enseignement vivant de charité.

C'est au Christ Jésus qu'il faut demander la solution de ces difficultés qui paraissent contradictoires. Là comme partout, il serait insuffisant de dire qu'il apporte une solution ; il faut comprendre qu'il est lui-même cette solution. Là surtout nous devons répéter le mot des *Actes des Apôtres* : « Il a commencé à agir et à enseigner » (*Act.*, I, 1), il a enseigné par son comportement et par toute sa Personne. Car, suivant l'expression de S. Augustin, il est « docteur de la charité et plénitude de la charité [3] ». Ce commandement nouveau qu'il vient

3. *In Ioan. Evang.*, tract. XVII, 7 ; *P.L.*, XXXV, 1531.

annoncer au monde, il le promulgue en le pratiquant et en le vivant. A la dernière Cène, il pourra dire aux apôtres : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » (Jo., XV, 12). De cet amour qu'il exige de nous il est le modèle, comme il est la source, comme il est aussi la raison dernière. Et s'il est vrai que la vie chrétienne n'est pas autre chose que la continuation de la vie du Christ dans les chrétiens, notre charité n'est pas seulement l'imitation de sa charité; elle est plus profondément la participation à cette charité et son prolongement; nous ne pouvons aimer chrétiennement que par son Cœur et dans son Cœur, c'est-à-dire si le Christ continue lui-même à aimer en nous et par nous.

L'amour du Père dans le Cœur du Christ.

Or que trouvons-nous dans le Cœur du Christ? Ce qu'il y a de plus profond en lui, c'est son amour pour son Père. Quoi d'étonnant, puisqu'il s'agit du Cœur du Dieu fait homme, du Cœur du Verbe, du Fils unique? Dans la charité trinitaire, le Fils qui reçoit tout du Père est tout entier extase d'accueil et de reconnaissance vers le Père : c'est là le mouvement même qui le constitue. Et voici que, dans l'Incarnation, cette adhésion, cet amour total, ce merci infini du Verbe sont communiqués à l'âme humaine du Christ et l'embrasent... L'amour n'est en lui que la réaction de son âme à l'amour qu'elle reçoit; il remonte donc tout entier au Père. Par une réussite qui est unique dans l'histoire religieuse, voilà que le grand commandement : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu » est accompli dans sa teneur intégrale. Tous les passages de l'Evangile qui jettent une lumière soudaine sur cet abîme qu'est l'âme du Dieu fait homme, éclairent brusquement cet amour. Entre la première parole qui nous est rapportée de Jésus à l'âge de douze ans : « Ne saviez-vous pas que je dois être aux choses de mon Père? » (Lc, II, 49) et les dernières syllabes murmurées sur la croix : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains » (Lc, XXIII, 46), nous sentons bien que la pensée du Père a été pour le Christ comme une obsesssion et l'amour du Père, l'unique emploi de son existence.

Un amour toujours traduit concrètement par des actes, car l'amour vrai déteste le verbalisme et la générosité en formules. Un culte absolu de la volonté divine. Une hantise des « commandements » qu'il reçoit du Père. « J'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour » (Jo., XV, 10). Tandis que nous sommes portés à identifier précepte et contrainte et par ailleurs, liberté et autonomie, personnalité et indépendance, le mot de « commandement » revient sans cesse avec une complaisance marquée sur les lèvres de Notre-Seigneur; et dans l'Evangile de S. Jean, c'est un refrain qui s'impose à nous, à la manière des versets du psaume 118 qui sans lassitude chante la Loi de Dieu : « Voici le commandement que j'ai

reçu de mon Père » (Jo., X, 18). « Comme mon Père m'en a donné le commandement, ainsi j'agis » (Jo., XIV, 31). « Le Père lui-même m'a commandé ce que je dois dire » (Jo., XII, 50). « Tout ce qui lui plaît, je l'exécute » (Jo., VIII, 29).

Le Christ ne veut rien dire de lui-même; il ne veut rien faire de lui-même; il ne veut rien posséder de lui-même, mais il veut tout tenir du Père. Pas de revendication d'autonomie, mais la désappropriation et l'obéissance totale qui veut être et qui est un amour. Car en Jésus nous pouvons comprendre enfin le sens de cette expression de prime abord étrange, « la loi d'amour ». Spontanément nous opposions d'une part le légalisme, le précepte qui nous brime, le code qui nous enserre de ses articles aux mailles innombrables et, d'autre part, l'amour avec sa liberté, son absence de contrainte et de contrôle, l'aisance de ses démarches, sa grâce et son naturel. Mais dans le Christ toutes ces oppositions sont dépassées. Il y a coïncidence parfaite de sa volonté avec la volonté du Père, sa soumission est une démarche entièrement libre et joyeuse. Il n'y a pas, pour lui, de contrainte qui s'impose du dehors, parce que tout le commandement est intériorisé et dans son Cœur. La dépendance, qui est totale, est aimée par lui totalement. Il recherche avec une sorte d'avidité l'exécution des volontés du Père comme l'expression de l'amour qui le brûle. Le commandement lui est désirable, autant que le pain à l'affamé ou l'eau du puits au caravanier du désert. Il obéit, comme nous respirons et comme nous mangeons, sans nous faire prier, sans avoir besoin d'injonctions menaçantes. « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père » (Jo., IV, 34).

Cet amour, qui est communiqué au Cœur de Jésus par le Verbe et qui, par conséquent, lui vient finalement du Père, remonte tout entier au Père. Dans l'âme humaine du Christ Dieu tient vraiment toute la place.

L'ordre que j'ai reçu de mon Père.

En même temps le Cœur du Christ est rempli de l'amour des hommes; c'est un fait évident, d'après l'Evangile, que ce Cœur, réservé au Père, est peuplé de l'humanité innombrable. Mais il y a là plus qu'un fait, il y a une nécessité profonde. Jésus aime les hommes, d'un amour qui ira jusqu'à la mort, parce que cet amour est partie intégrante de la volonté du Père sur lui. « Personne ne me prend la vie, mais je la donne moi-même, j'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre : tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père » (Jo., X, 17-18).

Mais ici encore gardons-nous d'imaginer une sorte de prescription juridique, qui demeurerait extérieure au Christ. Le Sauveur aime les hommes parce que son amour coïncide exactement avec l'amour qui est dans le Père, parce que les hommes sont nécessairement pour lui ce qu'ils sont pour le Père. Or le Père, qui est à l'origine de toute

l'initiative divine, a créé le genre humain par un amour gratuit et veut le sauver en lui donnant son Fils, qu'il fera solidaire de ce genre humain : « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique » (Jo., III, 16). Il manifeste son amour en décrétant de racheter les hommes par le sacrifice du Verbe fait chair : il le livre pour nous, dit S. Paul. Le Père ne veut les hommes que comme unis à son Fils et ramenés ainsi jusqu'à Lui. Il ne veut les hommes que comme unis ensemble par le Christ et entrant tous avec lui dans l'unité trinitaire, heureux dans la charité même des Personnes divines. C'est d'un seul regard et d'un seul mouvement que le Père aime le Christ, Dieu fait homme et les hommes qu'il doit sauver. Jésus dira dans la prière sacerdotale : « Vous m'avez envoyé et vous les avez aimés comme vous m'avez aimé... Vous me les avez donnés. Que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux ! » (Jo., XVII, 23-26). Et saint Paul marquera fortement que, pour le Père, nous ne sommes qu'un avec le Fils : « C'est en lui qu'il nous a choisis dès avant la création du monde... Nous ayant, dans son amour, prédestinés à être ses fils adoptifs, par Jésus-Christ... C'est en lui que nous avons la rédemption acquise par son sang... c'est aussi en lui que nous avons été élus... » (*Ephés.*, I).

Le Christ entre dans ce dessein, dans ce mouvement de la Charité éternelle. Voyant les hommes comme le Père les voit, il les aime comme le Père les aime ou plutôt de l'amour même qui est dans le Père. Pour lui, recevoir le « mandat », le commandement du Père, c'est recevoir de lui l'amour, cette « philanthropie » divine dont parle l'Apôtre (*Tit.*, III, 4). Jésus-Christ aime dans le Père et par lui.

Il les aima jusqu'à l'extrême.

Oserons-nous dire alors que, dans le Cœur du Christ, les hommes ne sont pas vraiment aimés eux-mêmes, qu'ils sont pour lui seulement une « occasion » et un « prétexte » à aimer le Père, qu'ils disparaissent dans cette charité théologale? Qui pourrait le prétendre après avoir lu l'Evangile et contemplé le Sauveur?

Il y a des paroles qui ne trompent pas et qui rendent directement le son même de l'âme. Le Christ a dit devant la foule des galiléens rassemblés et devant la multitude humaine : « J'ai pitié de cette foule ! » (Mc, VIII, 2).

Il y a des attitudes silencieuses qui sont un au-delà des paroles, qui ne démontrent pas l'amour — c'est impossible — mais qui révèlent un cœur : Jésus a pleuré au tombeau de Lazare et ses ennemis ont été contraints de dire : « Voyez comme il l'aimait ! » (Jo., XI, 36).

Il y a des actes et des engagements qui ne trompent pas et qui réduisent au silence toute objection et tout ergotage : « Personne n'a de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jo., XV, 13). Le Rédempteur est mort pour nous. Et sa mort représente un cas

unique. Offrande entièrement spontanée, sacrifice pleinement libre et non pas simple acceptation d'une situation imposée et de l'héroïsme qu'elle entraîne. « Son départ du monde, dit Origène, eut quelque chose de transcendant... il abandonna la vie avec une souveraineté royale...[4] » Sacrifice absolument lucide, prémédité et voulu d'une volonté formelle pour sauver les hommes et non pas mort qui s'expliquerait par des motifs mêlés, ce qui est le cas de tant de héros. Sacrifice accepté, non pour sauver un ami très cher, mais pour sauver la multitude innombrable, avec tous les indifférents, pour lesquels d'ordinaire nous n'éprouvons que froideur, avec tous les haineux, les brutes sanguinaires qui s'acharnaient sur lui, avec les pires ennemis, ceux dont la haine était recuite, obstinée, infernale : « C'est à peine si l'on meurt pour un juste, dit S. Paul. Mais lorsque nous étions encore des pécheurs, Jésus-Christ est mort pour nous... Lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils » (*Rom.*, V, 10). Et S. Augustin commente : « Il est mort pour ses ennemis, ou plutôt il est mort pour ses amis, non pas tous aimants, mais déjà tous aimés. »

Il y a enfin des dons qui ne trompent pas : le Christ ne veut pas nous faire de ces cadeaux qu'on ne donne que du bout des doigts et avec son superflu. Il nous donne tous les vrais biens en se donnant lui-même, lui qui les contient tous. Se donner soi-même, expression dont on use et abuse et qui n'est, dans le monde humain, qu'une hyperbole mensongère, avec cette excuse que le don total est pour nous irréalisable. Seul le Christ peut donner plus que son temps, ses sentiments, son dévouement, plus que quelque chose de lui; seul il peut se donner lui-même : « Prenez et mangez, ceci est mon corps... buvez, ceci est mon sang » (Matth., XXVI, 26-28). Où trouver, en dehors de l'amour eucharistique, le don intégral?

Donner, se donner, pardonner : en présence de ce programme que le Christ a réalisé de point en point de la Crèche à la Croix et à l'Autel, même l'homme le plus douteur ou le plus blasé doit se rendre et redire avec S. Paul : « Il m'a aimé, moi; il s'est livré pour moi » (*Gal.*, II, 20).

Un seul amour dans le Cœur du Christ.

Ainsi ce qu'il y a de plus profond dans le Christ et de constitutif, pourrait-on dire, c'est d'être tout entier « vers l'autre ». Essentiellement Fils de Dieu fait homme et Sauveur des hommes, il est essentiellement « vers le Père » et « vers les hommes »; mais non point partiellement vers le Père, partiellement vers les hommes; pas davantage tantôt vers le Père, tantôt vers les hommes. Il n'y a pas en lui deux amours antagonistes et jaloux, qu'il faudrait concilier par un

4. *In Ioan.*, XIX, 4; *P.G.*, XIV, 556.

accord, apaiser par un compromis. Il n'y a pas non plus deux amours divergents et alternés, qu'il faudrait unifier par des subtilités ingénieuses. Son amour pour les hommes — si vraiment humain — n'est pas un humanitarisme, mais toujours un acte de charité et une obéissance à son Père. En même temps son amour pour son Père — qui est l'amour du Fils devenu Sauveur — prend inévitablement la forme de l'amour pour les hommes. Dans le Cœur du Christ, l'amour des hommes est une exigence rigoureuse de l'amour du Père, l'expression indispensable de cet amour, la traduction dans ce langage qui seul peut lui agréer, la condition sans laquelle l'amour pour le Père ne serait pas réel ni authentique.

L'âme humaine n'est jamais que l'écho de la voix divine, la réponse suscitée par Dieu qui la touche; et l'âme du Christ ne fait pas exception à cette loi. Le Christ reçoit l'amour du Verbe et, dans cet amour, l'amour qui vient du Père. Or l'amour du Père pour les hommes est bien un amour entièrement gratuit et libre, mais un amour réel. « Voyez quelle charité nous a donnée le Père! » (*1 Jo.*, III, 1). C'est l'amour même du Père pour les hommes qui traverse le Cœur de Jésus et descend jusqu'à nous et c'est par lui que nous sommes aimés.

III. LA CHARITE DANS LE CŒUR DU CHRETIEN

Notre charité continue la charité du Christ.

Sans doute puisque le Maître a déclaré : « Je vous donne un commandement nouveau », notre charité est bien tout d'abord une obéissance à l'ordre du Christ. Puisqu'il a dit : « Aimez-vous comme je vous ai aimés », notre charité est bien une imitation de son attitude de dévouement. Mais elle doit être aussi — et plus profondément — la participation à la charité même du Christ, un flot de cette source jaillissante. C'est dire qu'elle aura le même principe, la même origine que la sienne; c'est dire aussi qu'elle visera le même objet, qu'elle aimera tout ce qui est aimé par le Cœur du Christ.

La charité ne peut être authentique en nous que si elle nous est donnée. N'allons pas nous imaginer qu'elle soit une initiative humaine. Ici comme partout s'applique le principe de S. Paul : « Qu'as-tu donc, homme, que tu n'aies pas reçu? » (*I Cor.*, IV, 7). Tout ce qui a en nous une valeur nous vient de Dieu. Aimer, c'est d'abord être aimé : « Il nous a aimés le premier » et ainsi il nous a donné le pouvoir de l'aimer [5]. Cette priorité absolue est le privilège de la Divinité. L'amour de Dieu nous devance, nous ne pouvons que l'accueillir; notre amour n'est qu'une réponse, généralement tardive et languissante, à l'amour du Père qui nous est donné par le Christ et en lui. Le Saint-Esprit, qui est l'Esprit même du Fils, nous est envoyé pour nous conformer au

5. *1 Io.*, IV, 19; cfr S. Aug., *In Epist. Ioan.*, tract. IX, 9; *P.L.*, XXXV, 2051.

Fils et nous faire agir dans le Fils. Notre accueil à la charité divine doit être le même que l'accueil du Cœur de Jésus. Puisque notre amour est la prise de conscience de l'amour de Dieu pour nous, il doit être à la fois et indivisiblement la réponse personnelle de notre cœur à Dieu qui nous aime et la communion intime à cet amour de Dieu qui aime tous les hommes.

Le Nouveau Testament oublie-t-il l'amour envers Dieu?

Notre charité chrétienne est avant tout et profondément un amour de Dieu : il y a un théocentrisme obligatoire dont rien ne peut la dispenser, c'est une évidence. A notre époque pourtant on ne s'est pas toujours gardé de certaines déviations, au moins de certaines exagérations verbales allant à minimiser le premier commandement. A quelques-uns il apparaîtrait, pour un peu, comme caractéristique de l'Ancien Testament et par conséquent vieilli. On relèverait volontiers que, dans l'Evangile, Notre-Seigneur ne l'a mentionné qu'une fois, pour répondre à la question d'un scribe et d'ailleurs sans y insister; tandis qu'il a inculqué avec quelle vigueur et quel relief le commandement de l'amour du prochain! Et l'on fait remarquer que, dans l'anticipation esquissée par le Maître du jugement suprême, le Juge ne pose aux prévenus qu'une question : « Qu'as-tu fait pour tes frères ? » et ne leur demande pas : « Qu'as-tu fait pour Dieu? »

Mais tout cela paraît fort contestable. Si le Christ est venu, non pour abroger la Loi, mais pour l'achever, comment aurait-il pu oublier, minimiser, considérer comme secondaire ce qui est, non pas un légalisme caduc, mais la substance même de la Loi, ce qui exprime l'attitude essentielle de l'homme? Pédagogiquement, le Maître n'avait pas à insister sur le premier commandement qui tenait, au moins en principe et en droit, une telle place, toute la place dans l'âme religieuse d'Israël : il n'avait pas à enfoncer cette porte largement ouverte; tandis qu'il avait à démolir les barrières tenacement opposées par l'égoïsme à l'amour des autres. Quant à saint Paul, s'il est vrai que, pour caractériser la démarche que Dieu réclame de l'homme, il emploie, non le terme de charité, mais celui de « foi », on sait bien que, pour lui, ce mot signifie une reddition totale de l'homme à Dieu et par conséquent implique l'amour.

D'ailleurs, au delà des textes et des remarques philologiques, il faut nous souvenir de la grande vérité, que la Loi chrétienne, c'est le Christ lui-même, ses actes, ses gestes, son comportement, aussi bien que ses paroles. Car « en celui qui est le Verbe tout est Verbe », dit S. Augustin. Même si l'Evangile ne nous avait rapporté aucun enseignement explicite de Jésus sur l'amour que nous devons à Dieu, il nous suffirait de le contempler dans sa prière, de pénétrer dans le secret de son âme, comme tant de notations évangéliques nous y invitent, de deviner à quel point le Père est sa grande préoccupation

et l'amour du Père, la seule occupation de son âme profonde. C'est à toutes les heures et par toute sa vie qu'il proclame : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu ! »

Notre amour pour le Père, notre amour pour le Christ.

Notre charité doit donc aller au Père, comme la charité du Christ. Mais notre situation est différente de la sienne. Le Père, que son âme humaine contemplait dans le face à face de la vision béatifique, demeure pour nous invisible. Situation dangereuse qui risque d'être fatale à notre amour : « Dieu, personne ne l'a vu jamais », dit S. Jean ; heureusement il ajoute : « Le Fils unique, celui qui est dans le sein du Père, nous l'a raconté » (Jo., I, 18). Heureusement Notre-Seigneur nous le « raconte » et nous le rend lisible ; bien plus, il nous le révèle et nous le fait voir : « Philippe, qui me voit voit mon Père » (Jo., XIV, 9). Le Christ est lui-même une transparence de Dieu, une manifestation de sa Bonté et de son Amour : « Dieu (le Père) notre Sauveur a fait paraître sa bonté et son amour pour les hommes » (*Tit.*, III, 4).

Dieu n'est donc plus lointain, ce qu'il serait pour nous s'il restait invisible, ce qui impliquerait, pour les êtres de chair et de sang que nous sommes, une épreuve quasi insurmontable. « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et ce que nous avons touché de nos mains du Verbe de Vie... nous vous l'annonçons », proclame S. Jean avec quel accent de triomphe, « car la Vie s'est manifestée, nous l'avons vue et nous en rendons témoignage et nous vous annonçons cette Vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous est apparue... » (*1 Jo.*, I, 1-2). Dieu est devenu comme sensible à tous les sens de l'homme ! Ainsi, dans le Christ, nous atteignons le Père et nous pouvons l'aimer. Le Tout-Autre s'est fait l'un d'entre nous ; l'Inaccessible est désormais à notre portée, à portée de nos yeux et de notre cœur.

L'homme bienfaiteur de Dieu?

Et parce que Dieu est devenu homme, notre amour va bénéficier d'un privilège inespéré. Tout amour veut être donateur et pour cela doit être riche. Or vis-à-vis de Dieu nous sommes condamnés à une mendicité qui semble irrémédiable : recevant tout, nous n'avons rien à donner. Et surtout lui n'a rien à recevoir : on n'enrichit pas l'infiniment Riche. Mais voici que le Christ qui est Dieu peut désormais recevoir. On peut donner quelque chose à celui qui n'a besoin de rien. A la Samaritaine Jésus a dit : « Donne-moi à boire » (Jo., IV, 7). La maison de Béthanie lui a offert l'hospitalité. A ceux qui lui rendaient service il a dit merci. Il a défendu contre la malveillance et l'avarice cette femme à la générosité déraisonnable, qui avait répandu sur lui un parfum d'un grand prix : « Pourquoi lui faites-vous de la peine ? C'est une bonne action qu'elle a faite pour moi » (Matth.,

XXVI, 10). Au chemin des douleurs il a béni le Cyrénéen qui l'aidait à porter sa croix. Dans son agonie de la neuvième heure il a cherché une pitié humaine. Le Dieu fait homme implore les hommes et veut avoir besoin d'eux.

Au reste, par cette attitude il nous révélait ce qu'il y a de plus mystérieux dans l'amour de Dieu pour les hommes. Car l'Infini, l'Absolu, l'Indépendant veut librement avoir besoin du rien que nous sommes. Celui qui aime ne se met-il pas toujours, d'une certaine manière, dans la dépendance de celui qu'il aime et dont il aspire à être aimé? Lorsqu'à Bethléem le Christ, tel un sans-abri, demandait asile et attendait qu'une porte s'ouvrît, ne nous révélait-il pas ce que l'Apocalypse exprimera en une image inoubliable, Dieu se tenant debout à la porte de notre âme : « Voici que je suis à la porte et je frappe » (*Apoc.*, III, 20). Et lorsque, sur la croix, Jésus murmure : « J'ai soif ! » (Jo., XIX, 28), n'évoque-t-il pas la soif incompréhensible de Dieu pour les hommes, exprimée par S. Grégoire de Nazianze en une formule saisissante : « Il a soif qu'on ait soif de lui [6] » ?

Notre amour pour Dieu, pour le Dieu fait homme, peut être vraiment une « agapè », une générosité qui donne et pour laquelle il nous remercie.

Impossible d'aimer Dieu sans aimer les hommes.

Pour nous comme pour le Christ l'agapè qui s'adresse à Dieu doit être un amour pour les hommes. De même que, dans le Cœur humain de Jésus, la charité pour le Père avait à s'exprimer par l'amour de l'humanité, ainsi notre charité pour le Christ et finalement pour le Père doit prendre cette forme de la charité pour nos frères. C'est le langage dans lequel il faut la traduire, le seul langage que Dieu veuille écouter, le seul qu'il ait décidé de comprendre.

A partir de l'Incarnation, il serait évidemment chimérique de prétendre aimer le Père sans aimer le Fils, car le Maître le déclarait : « Nul ne va au Père que par moi » (Jo., XIV, 6). L'amour pour le Christ n'est donc pas un détour facultatif, une complication inutile dans notre marche vers le Père : il est le chemin le plus direct et même le chemin unique, en dehors duquel il n'y aurait qu'égarement.

Or il serait tout aussi illusoire, aussi impensable de prétendre aimer le Christ sans aimer les hommes. S. Jean établit avec vigueur cette connexion nécessaire : « Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est Lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils en victime de propitiation pour nos péchés. Bien-aimés, si Dieu nous a tant aimés, nous devons, nous aussi, avoir de l'amour les uns pour les autres. Dieu, personne ne l'a jamais contemplé. Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, en nous son amour est accompli » (*1 Jo.*, IV, 10-12).

6. S. Grég. Naz., Disc. XL, 27; *P.G.*, XXXVI, 397.

Et S. Augustin, le docteur de la charité, nous donne de cette doctrine johannique un commentaire inégalé : « Quiconque aime les fils de Dieu aime le Fils de Dieu ; et quiconque aime le Fils de Dieu aime le Père. Impossible d'aimer le Père en n'aimant pas le Fils. Et qui aime le Fils aime aussi les fils de Dieu. Quels fils de Dieu? Ceux qui sont membres du Fils de Dieu... Supposons d'autre part que tu aimes ton frère. Peut-être aimes-tu ton frère sans aimer le Christ? Mais comment le pourrais-tu, puisque tu aimes les membres du Christ? Aimant les membres du Christ, tu aimes le Christ ; aimant le Christ, tu aimes le Fils de Dieu ; aimant le Fils de Dieu, tu aimes aussi le Père. Impossible de diviser l'amour. Choisis toi-même qui tu veux aimer : tout le reste immédiatement va suivre. Essaye de dire : « J'aime Dieu, Dieu seul, le Père. » — Illusion ! si tu aimes, tu ne l'aimes pas seul ; si tu aimes le Père, tu aimes le Fils. « Eh bien ! voici, j'aime le Père et le Fils, mais c'est tout : Dieu le Père et Dieu le Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est monté aux cieux et est assis à la droite du Père. » — Illusion ! Si tu aimes la Tête, tu aimes les membres. Mais si tu n'aimes pas les membres, tu n'aimes pas non plus la Tête... Et quels sont ces membres? vous le savez, c'est l'Eglise de Dieu elle-même. — « Mais pourtant, dis-tu, on ne peut identifier les fils de Dieu et Dieu lui-même ! » — Sans doute, mais quiconque aime Dieu aime les commandements de Dieu. Et quels sont les commandements de Dieu? — « Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez les uns les autres. » Ne te dérobe pas à l'amour sous prétexte d'un autre amour ! Dans cet amour tout se tient : il est lui-même unifié et il réduit tout à l'unité. Tout est fondu dans sa flamme [7]. »

Dialectique de la charité.

Pourquoi cette dialectique rigoureuse? Pourquoi cette chaîne imbrisable? Pourquoi ne peut-on choisir dans l'amour?

Quant au premier chaînon, pas de doute possible : manifestement il est solide de la solidité même de l'amour trinitaire. On ne peut aimer le Père sans aimer le Christ, puisque le Christ a pu dire : « Moi et mon Père sommes un » (Jo., X, 30), puisque sa doctrine n'est pas sa doctrine, mais la vérité du Père, puisque, ne faisant rien de lui-même, tout ce qu'il fait est fait en lui par le Père. Dès lors, le méconnaître, c'est méconnaître le Père (Jo., XVI, 3), le détester, c'est détester le Père (Jo., XV, 23), même à l'instant où l'on proclame : « Nous n'avons qu'un Père, qui est Dieu » (Jo., VIII, 41). Le Christ n'est pas seulement l'envoyé et le plénipotentiaire de Dieu, ce qui, d'ailleurs, suffirait pour que, juridiquement, l'amour et la haine pour le Christ remontent jusqu'à Dieu. Le Christ, bien

7. *In Epist. Io.*, tract. X, 3 ; *P.L.*, XXXV, 2055-2056.

plus encore, est le « Sacrement » du Dieu invisible, c'est-à-dire qu'il est tout ensemble présence réelle et efficace du Père et révélation qui le manifeste. Comment vouloir aimer Dieu et le refuser quand il se présente?

Or voici que la même question se pose quand il s'agit du Christ : comment vouloir aimer le Christ sans aimer ceux en qui il se présente? Dans la chaîne de l'amour, le second chaînon est solide comme le premier, bien qu'étant d'une tout autre nature. Pour montrer qu'il est impossible d'aimer Dieu sans aimer les hommes, S. Augustin faisait appel à la volonté positive du Seigneur : impossible de l'aimer sans aimer ses commandements [8]. Et c'est très juste.

Mais il faut aller plus profondément au cœur du problème et ajouter : de même que le Christ est le « sacrement » du Père, c'est-à-dire sa manifestation, le signe par lequel il est révélé et, pour nous, concrètement, le moyen de l'atteindre et de l'aimer, ainsi, d'une manière toute différente mais très réelle, les hommes sont pour chacun de nous le signe, le « sacrement » du Christ.

Ici, il conviendrait de rappeler les analyses du P. de Lubac à propos du « sacrement » qu'est l'Eglise. « Toute réalité sacramentaire, dit-il, a un double caractère. Etant le signe d'autre chose, il faut qu'elle soit traversée, non pas à moitié, mais totalement. On ne s'arrête pas au signe; il ne vaut pas par lui-même; par définition, il est chose diaphane : il s'efface devant ce qu'il montre... A cette condition, il n'est pas intermédiaire, mais médiateur. Il n'isole pas l'un de l'autre les deux termes qu'il a charge de relier, il ne met pas entre eux une distance, mais au contraire il les unit, en rendant présente la chose qu'il évoque. Son second caractère, indissociable du premier, sera de ne pouvoir jamais être rejeté comme ayant cessé d'être utile. Ce milieu diaphane, qu'on doit traverser toujours et totalement, on n'a cependant jamais fini de le traverser. C'est toujours à travers lui qu'on atteint ce dont il est signe. Jamais il ne peut être dépassé... [9] »

Il semble que l'application de ces principes se fasse d'elle-même au problème qui nous occupe. C'est dans l'humanité du Christ « sacrement » de Dieu et dans cette humanité seule que nous pouvons atteindre Dieu. Non point, certes, que l'humanité du Christ soit elle-même la Divinité et que nous puissions nous arrêter à cette humanité. Mais la Divinité n'est pas au delà du Dieu fait homme et nous n'avons pas, pour la trouver, à dépasser le Christ.

Ainsi, d'une manière analogique et toutes proportions gardées, c'est dans les hommes, « sacrement » du Christ, que nous atteignons le Christ lui-même. Notre amour pour eux traverse leur réalité humaine, puisqu'il ne veut pas être une idolâtrie, mais c'est dans cette

8. *In Epist. Io.*, tract. IX, 11; *P.L.*, XXXV, 2053.
9. de Lubac, *Méditation sur l'Eglise.* Chap. : *Le Sacrement de Jésus-Christ.*

réalité et en l'aimant que nous trouvons l'Homme-Dieu. « Dieu vient à nous et nous l'atteignons dans sa transcendance par et dans les visages qu'il offre à nos regards éclairés par la foi [10]. » Pour nous le prochain est le « mystère » de Dieu, c'est-à-dire l'Inaccessible dans son accessibilité. Les hommes représentent, au sens fort, le Christ, c'est-à-dire sont pour nous une présence et une manifestation du Dieu fait homme.

Les hommes révélation de Dieu?

Que les hommes nous révèlent Dieu, c'est un enseignement de Notre-Seigneur lui-même, s'il faut lui attribuer une parole rapportée par la tradition, au témoignage de Clément d'Alexandrie : « Voir ton frère, c'est voir Dieu [11]. » C'est bien, en tout cas, la doctrine de S. Jean, lorsqu'il affirme avec une assurance imperturbable : « Si quelqu'un dit : « J'aime Dieu » et qu'il déteste son frère, c'est un menteur : qui n'aime pas son frère qu'il voit ne saurait aimer Dieu qu'il ne voit pas » (*1 Jo.*, IV, 20).

Devant ce raisonnement à première vue étrange nous serions tentés de nous récrier : paradoxe et même sophisme! Nous ne les voyons que trop, nos frères les hommes, avec leurs défauts encombrants, leurs péchés et leurs vices qui découragent la sympathie : qu'ils se cachent! qu'ils soient moins visibles, pour nous faciliter la charité! Quel rapport entre ces misérables et l'infiniment Parfait? Quel rapport entre ces hommes et le plus beau des enfants des hommes? Comment le reconnaître dans ces visages grimaçants, parfois criminels, dans ces caricatures et ces laideurs?

Perspicacité de la Foi.

La charité authentique s'appuie toujours sur la foi; et toujours la foi est difficile et requiert de nous un effort. Remarquons bien que les contemporains du Dieu fait homme n'en ont pas été dispensés; et même que, pour eux, cet effort était spécialement méritoire. Nous songeons d'abord à leurs privilèges, pour les envier. Mais avons-nous réfléchi au problème, tel qu'il se posait pour eux, redoutable? Comment croire à la divinité de Jésus de Nazareth? Comment découvrir la majesté de Yahvé dans cet homme, si pareil aux autres hommes, soumis aux mêmes nécessités de la vie, ayant faim et soif, sentant durement la fatigue, ne faisant que des miracles assez parcimonieux, obligé de fuir devant ses ennemis? Comment croire à la divinité de ce Jésus à la face rouge de sang, défiguré par les crachats et les coups? Comment adorer le pendu de la croix, le condamné au supplice déshonorant, ayant pour compagnons des criminels de droit com-

10. Cfr Plé, *Un Mystère de Dieu, le prochain*, dans *La Vie spirituelle*, t. 73.
11. Clément d'Alex., *Stromate* I, 19; *P.G.*, VIII, 812.

mun? Sur le Calvaire était-il facile de croire à la parole du Thabor : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé » (Matth., XVII, 5), à la parole du Cénacle : « Philippe, qui me voit voit mon Père » (Jo., XIV, 9)?

La foi est toujours un dépassement du visible, un au-delà des apparences. Quand nous avons à aimer les hommes, le regard de notre foi doit se porter au delà de l'immédiat, du visible, de l'humain, si souvent trop humain.

Comme le Christ, dans toutes les situations, était le Dieu fait homme, présence et apparition du Père, ainsi les hommes sont réellement présence et apparition du Christ, si du moins nous savons les regarder. Souvenons-nous que l'amour qui s'adresse à un être imparfait n'est jamais un regard de complaisance satisfaite, mais bien plutôt une divination et une espérance. Suivant la comparaison de S. Augustin, la charité aime les hommes à la manière dont le sculpteur aime le bois brut, entrevoyant dans sa masse disgracieuse le chef-d'œuvre qu'il sera demain [12]. Il faut voir les hommes comme Dieu les voit et les aime, dans la perspective de l'acte créateur, de l'Incarnation, de la vie éternelle. Ils sont créés à l'image de Dieu, ils sont enfants de Dieu. Mais, dit S. Jean, « ce que nous serons n'a pas encore été manifesté... Lors de cette manifestation, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est » (*1 Jo.*, III, 2). La réalité profonde de l'homme n'est pas ce qu'il paraît aujourd'hui, ni ce qu'il est actuellement, mais ce à quoi il est appelé et ce qu'il deviendra, s'il veut y consentir. La valeur foncière de l'humanité, c'est qu'elle a été créée par le Père dans le Christ et pour lui, c'est-à-dire pour former avec lui le grand Christ unique et total. Les hommes sont au Christ. Ils sont ses membres, à proprement parler, malgré leurs défauts, leurs tares, leurs faiblesses, si dès maintenant ils lui sont unis par la grâce. Et même si aujourd'hui encore ils sont séparés du Christ, ils sont à lui, puisqu'ils sont vraiment appelés à devenir ses membres.

Déjà tous les hommes appartiennent réellement au Christ. Car du moment qu'il y a eu l'Incarnation, le Fils de Dieu, en devenant un homme, s'est uni mystérieusement à toute l'humanité. Et du moment qu'il y a eu la Croix rédemptrice, cette humanité est en principe sauvée, tout entière elle a reçu une consécration. S. Augustin, à l'encontre des donatistes, dont la charité voulait être partielle, géographiquement limitée, « africaine », disait : « Etendez votre charité à tout l'univers, si vous prétendez aimer le Christ, puisque les membres du Christ (les chrétiens) se trouvent dans tout l'univers [13] »; il faudrait ajouter : puisque tous les hommes, dans l'univers, sont ou doivent être les membres du Christ.

Voilà pourquoi le Juge suprême pourra dire, sans figure de style et sans impropriété de termes : « Tout ce que vous avez fait au plus petit des miens, c'est à moi que vous l'avez fait » (Matth., XXV, 40).

12. *In Epist. Io.*, tract. VIII, 10; *P.L.*, XXXV, 2042.
13. *In Epist. Io.*, tract. X, 8; *P.L.*, XXXV, 2060.

La foi, qui est une lumière divine, doit nous faire voir avec le regard même de Dieu : elle nous donne la perspicacité indispensable pour déceler le Christ dans tout homme, jusque dans le malade, le déchet d'humanité que le ciel transfigurera, jusque dans le criminel, qui est un saint en espérance. La charité, qui vient directement du Cœur de Dieu, nous donne la générosité et l'élan nécessaires pour aimer le Christ, même lorsqu'il est déshonoré, même lorsqu'il paraît méconnaissable.

Aujourd'hui nous sommes les bienfaiteurs du Christ.

La charité y trouve d'ailleurs sa récompense immédiate. Nous remarquions que depuis l'Incarnation l'homme peut être le bienfaiteur du Dieu fait homme. Mais aujourd'hui ce n'est qu'en aimant le Christ dans les hommes que nous pouvons lui rendre service. Notre amour qui veut « faire quelque chose pour lui » ne peut l'atteindre en sa propre personne. Glorifié au ciel, nous ne pouvons lui porter secours et l'aider. Seuls ont connu ce privilège les quelques hommes qui l'ont rencontré dans sa vie terrestre si brève. Et maintenant c'est trop tard. Disons plutôt : ce serait trop tard, s'il n'avait pas encore besoin de nous dans la personne de ses frères, de nos frères. « Je suis monté au ciel, lui fait dire S. Augustin, mais encore maintenant je suis sur la terre ; ici je siège à la droite du Père, là, aujourd'hui encore, j'ai faim, j'ai soif, je suis voyageur [14]. » « Il y aura toujours des pauvres avec vous, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours » (Matth., XXVI, 11), disait Notre-Seigneur quelques jours avant la Passion. Et pourtant, en un sens très vrai, avoir des pauvres avec nous, c'est avoir toujours le Christ avec nous. « Le Christ, qui était riche, est devenu indigent jusqu'à la fin du monde. » Tous les hommes sont des pauvres, à des titres divers, quel que soit l'aspect, le caractère de leur pauvreté. Tous ils nous sollicitent et attendent que nous les aimions.

Et cet amour atteint le Christ lui-même qui semblait inaccessible. Expliquant le dialogue du Sauveur et de S. Pierre après la Résurrection, S. Augustin le commente ainsi : « Le Seigneur n'a posé à Pierre qu'une question : « M'aimes-tu ? ». Pierre aime le Seigneur ; que va-t-il donner au Seigneur ? Jésus ne lui dit pas : « Si tu m'aimes, rends-moi service. » Ce qu'on faisait pour lui naguère, on ne le peut plus, maintenant qu'il va monter au ciel. Que pouvait donc lui donner S. Pierre qui l'aimait ? Ecoute cette parole : « Pais mes brebis, c'est-à-dire fais pour tes frères ce que j'ai fait pour toi [15] ! »

Un amour réel et effectif pour l'homme.

Cette charité est théologale : elle refuse de s'arrêter au plan de

14. *In Epist. Io.*, tract. X, 9 ; *P.L.*, XXXV, 2060.
15. *In Epist. Io.*, tract. V, 5-6 ; *P.L.*, XXXV, 2014-2015.

l'amour humain. N'allons pas toutefois nous imaginer un acte de dévotion envers Dieu, qui arriverait à faire abstraction de l'homme qu'on prétendrait aimer. La charité théologale est un amour réel pour l'homme et même le plus fort des amours possibles. On voit l'illusion de ceux qui diraient : « Je ne veux pas de votre charité, je ne veux que d'un amour humain. » Marché de dupes, échange ruineux. En refusant d'être aimés pour l'amour de Dieu, comme on dit quelquefois, ils refusent d'être aimés par l'amour de Dieu, par la charité divine. Or, comme le déclare S. Jean, « Dieu est plus grand que notre cœur » (*1 Jo.*, III, 20). La manière divine est la vraie manière d'aimer. Nous voulons sincèrement aimer les hommes : allons-nous prétendre, avec notre cœur humain faire mieux que le Cœur du Père? Les hommes veulent être aimés eux-mêmes et réellement : vont-ils penser qu'un amour humain est plus réel que l'amour créateur, plus authentique que la charité de Dieu décidant de sauver les hommes? Vont-ils douter de la sincérité et du sérieux de l'amour du Rédempteur pour l'humanité? Quelle philanthropie laïcisée pourrait soutenir la comparaison avec la charité chrétienne, puisque cette charité consiste à aimer comme le Père et comme le Fils, bien mieux, à aimer avec l'amour même du Père et du Fils, qui, passant par le cœur du chrétien, vient atteindre l'homme dans sa réalité misérable et précieuse?

Le Christ a aimé « jusqu'à l'extrême » en donnant sa vie; il a aimé « jusqu'à l'extrême » en aimant ses ennemis. C'est aussi jusqu'à cet extrême, jusqu'à ces limites que nous devons aimer si l'occasion s'en présente. Et même si nous n'atteignons pas ces limites héroïques, le champ qu'elles dessinent est évidemment celui de l'amour réel, l'amour qui dépasse les paroles trop faciles [16].

Cet amour effectif consiste à donner ce que nous avons de meilleur, c'est-à-dire finalement ce que nous sommes, nous-mêmes. Tout le reste n'a de prix que comme symbole et témoignage de ce don qui seul a une valeur. L'huile et le vin du bon Samaritain ne guérirent les plaies du blessé que parce qu'il y versait en même temps une sympathie et une tendresse. Et S. François d'Assise ne se contenta pas de faire l'aumône au lépreux, il lui donna un baiser. Comme le Christ, à la margelle du puits, demandait de l'eau, mais avait soif de l'amour des âmes, les malheureux, dans leurs pires détresses physiques, ont besoin d'autre chose que d'aliments, de logis et de remèdes, ils ont soif de l'amour véritable. Ils ont finalement besoin de Dieu, quelle que soit l'expression de leur désir ou leur manque apparent de désir, quel que soit leur cri d'appel ou leur négation qui blasphème. En leur donnant notre amour et notre cœur, nous devons leur donner Dieu et son amour qui est en nous. « Ce pauvre te demande du pain... il te demande, bien plus encore, ta sainteté. » Tous ces hommes ont be-

16. Cfr S. Augustin, *In Ep. Io.*, tract. V, 12; *P.L.*, XXXV, 2018.

soin de la vie divine, de cette communion avec Dieu, qui seule peut produire l'amour authentique, opérer l'union entre les hommes et par conséquent créer le bonheur. « Qu'ils soient un, ô mon Père, comme vous et moi sommes un qu'ils soient consommés dans l'unité » (Jo., XVII, 23).

Point de partage entre Dieu et les hommes.

Pas plus dans notre cœur que dans le Cœur du Christ il ne peut y avoir de partage entre deux amours antagonistes ou seulement divergents, qu'il s'agirait d'équilibrer par négociations et compromis. On a dit avec raison que l'honneur est d'un seul tenant. Disons que la charité est d'un seul tenant. On le comprend mieux si l'on se rappelle que l'acte de charité en nous n'est pas le produit de nos forces humaines, mais qu'il est l'amour divin qui nous est communiqué et l'accueil que nous lui faisons.

Le Christ aime avec la charité divine que reçoit son Cœur humain : il aime donc avec l'amour du Verbe, qui est indivisiblement un amour pour le Père et un amour pour les hommes. Or nous aimons avec la charité qui nous est donnée par le Saint-Esprit, l'Esprit du Christ. Quand on aime dans l'Esprit du Christ, quand on prolonge la charité de son Cœur, on aime ce qu'il aime et comme il aime : notre acte d'amour ne peut être divisé; il est un dans sa réalité profonde.

Dieu ne fait pas concurrence à l'homme.

Il est bien vrai que cette charité s'adresse à deux termes qui semblent absolument disparates, séparés même par un abîme : Dieu, l'Etre infini et ce néant qu'est l'homme. Le dualisme de l'amour semble irrémédiable. Et pourtant, à y réfléchir, plus nous verrons Dieu et l'homme comme absolument distincts, moins ils nous apparaîtront comme deux termes opposables. Notre œil doit être simple, nous dit l'Evangile. Dans le regard de la charité il n'y aura pas l'effort contre nature de celui qui voudrait contempler du même regard la terre et les étoiles du ciel. Dans le mouvement du cœur qui aime il n'y aura pas à craindre de distortion ni d'écartèlement.

Seul l'humanisme athée peut redouter ou feindre de redouter que tout ce qui est donné à Dieu ne soit, par le fait même, enlevé à l'homme; mais ce faisant, il méconnaît la transcendance de Dieu. C'est parce que Dieu est l'Infini qu'il ne gêne pas l'homme et qu'entre eux aucune concurrence n'est possible. Ainsi, disent les philosophes, parce que Dieu est la Cause première et non point au niveau des causes secondes, son action, qui opère dans toute activité créée, n'entrave pas l'action libre de l'homme, mais permet cette action libre et la produit. Parce que Dieu est l'Etre, le seul qui existe au sens fort, bien loin d'empêcher les êtres participés d'exister réellement, il les fait exister. Il faut dire de même : parce que Dieu est

l'infiniment Aimable et seul digne d'être aimé, il ne détourne pas de l'homme notre amour, comme s'il avait des raisons d'être jaloux de lui, mais il le rend digne d'être aimé réellement. C'est parce que Dieu et l'homme ne sont pas sur le même plan qu'ils peuvent être aimés par la même charité. « Dans tout ce qui préoccupe l'homme, disait Kierkegaard, Dieu n'est jamais un importun. » Moins que jamais est-il ce tiers indiscret et indésirable entre celui que j'aime et mon cœur.

Dieu est la Valeur transcendante et absolue, créatrice de valeurs. L'homme a une valeur authentique, mais seulement dans son rapport avec Dieu, parce qu'il est « à son image et à sa ressemblance », parce qu'il est divin et divinisable. Pas plus que l'homme, néant et créature, n'a en lui-même sa solidité propre et sa consistance, pas davantage n'a-t-il en lui-même sa propre amabilité. Il n'est aimable que dans ses possibilités, dans son mystère, dans son avenir divin. « Tel qu'en lui-même enfin l'Eternité le change... » L'amour pour l'homme est, en bonne partie, un rêve, un désir qu'il soit aimable et aussi un effort pour qu'il le devienne; à défaut du pouvoir créateur qui ne nous appartient pas, notre amour doit être une volonté de promotion, une tentative généreuse pour que se réalise le rêve et le projet de Dieu qui donne à l'homme sa noblesse.

L'homme ne sera donc vraiment aimé que s'il est aimé comme Dieu l'aime, avec Dieu et en Dieu. Cet amour essentiellement surnaturel, bien loin de vider de sa substance notre amour pour nos frères, est la condition même de sa réalité.

IV. VALEUR DE LA CHARITE FRATERNELLE

Quel est le premier commandement?

Pour nous comme pour le Christ, l'amour des hommes n'est pas seulement une expression authentique et louable de l'amour de Dieu; il en est l'expression nécessaire. A tel point que S. Augustin, expliquant la parole de Notre-Seigneur sur les deux commandements, n'hésite pas à affirmer : « L'amour de Dieu est le premier précepte dans l'ordre de la dignité; l'amour du prochain est le premier dans l'ordre de l'agir [17]. »

Et cela nous fait comprendre l'insistance quasi exclusive de S. Paul et de S. Jean sur la charité fraternelle : « Aidez-vous mutuellement à porter vos fardeaux et ainsi vous accomplissez la loi du Christ » (*Gal.*, VI, 2). « Tout est récapitulé dans cette parole : Tu aimeras le prochain comme toi-même... La charité est donc le plein accomplissement de la Loi » (*Rom.*, XIII, 9-10). « Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous et son amour est parfait en nous » (*1 Jo.*, IV, 12).

17. *In Ioan. Evang.*, tract. XVII, 9; *P.L.*, XXXV, 1531.

Il faut agir : voilà l'action par excellence. L'homme est un voyageur en marche vers Dieu : qu'il prenne le chemin, le seul chemin qui conduise à Lui, le chemin de l'amour fraternel, en dehors duquel il n'y a que divagations dans « les faux sentiers ténébreux » (*1 Jo.*, II, 11). Tout, par là-même, est assuré, car il est certain qu'il aime Dieu et demeure en Lui.

La seule preuve de l'amour authentique.

Nous vivons dans le monde des signes; nous ne voyons pas Dieu face à face; l'amour du prochain reste le contrôle indispensable et la seule preuve convaincante de notre amour du Dieu caché. Car rien n'est plus sujet aux méprises que cet amour. La charité surnaturelle, en elle-même, ne tombe pas sous notre conscience psychologique : des sentiments à fleur d'âme peuvent la contrefaire et même des paroles où le lyrisme remplace la sincérité. Qu'on se rappelle l'angoisse des mystiques, redoutant ces illusions possibles et cherchant dans l'abnégation, dans l'obéissance, des signes qui ne trompent pas. La charité fraternelle est un de ces signes et de tous le plus rassurant. « Le moyen le plus certain selon moi, écrit sainte Thérèse d'Avila, de savoir si nous observons les deux préceptes, c'est de voir quelle est notre perfection relativement à l'amour du prochain. Aimons-nous Dieu? nous ne pouvons le savoir, bien qu'il y ait de grands indices pour en juger. Mais reconnaître si nous aimons le prochain, oui, nous le pouvons. Soyez-en sûres, autant vous aurez fait de progrès dans l'amour du prochain, autant vous en aurez fait dans l'amour de Dieu [18]. »

Bien avant la grande mystique S. Augustin avait dit : « C'est la charité seule qui discerne les fils de Dieu et les fils du diable. Que tous se signent du signe de la croix du Christ; que tous répondent amen; que tous chantent alleluia; que tous soient baptisés, qu'ils entrent dans l'église, qu'ils remplissent les basiliques : on ne peut encore discerner les fils de Dieu des fils du diable : seule la charité les discerne. Ceux qui ont la charité sont nés de Dieu; ceux qui ne l'ont pas ne sont pas nés de Dieu. Indice essentiel, discernement essentiel. Possède tout ce que tu veux, si cela seul te manque, tout le reste ne te sert à rien; aie la charité : même si tout le reste te manque, tu as accompli la Loi... Mais où devons-nous exercer cette charité? Dans l'amour fraternel. Tu peux me dire : « Dieu, je ne le vois pas. » Peux-tu me dire : « Je ne vois pas l'homme » ? Aime donc ton frère. Car si tu aimes ton frère que tu vois, tu verras en même temps Dieu : tu verras la charité même; et Dieu habite en elle [19]. »

Ailleurs le grand docteur remarque, après S. Jean, que nous possédons déjà la vie éternelle, mais qu'elle est encore à l'état latent, que la racine est bien vivante, que l'arbre est plein de sève, mais que les

18. Château intérieur, 5e demeure.
19. *In Epist. Ioan.*, tract. V, 7; *P.L.*, XXXV, 2016.

feuilles et les fruits attendent l'été qui est le ciel. On peut dire que la charité fraternelle est le printemps qui déjà révèle l'amour avant même qu'il ne s'épanouisse dans l'éternité [20].

En effet, avec l'amour du prochain, nous sommes sur un plan expérimental, dans la vie réelle et souvent même prosaïque. Cet homme est sur la route, blessé, perdant son sang. Est-ce que je m'arrête pour me pencher sur lui? ou bien est-ce que je hâte le pas, en faisant semblant de ne pas le voir et de regarder le paysage? Et quand je suis dans ma maison et non plus sur la route, est-ce que je calfeutre portes et fenêtres pour étouffer les cris d'appel? Ou au contraire la pensée des injustices sociales et la détresse de ceux qui ont faim et froid m'empêchent-elles de dormir et me rongent-elles d'inquiétude? Suis-je malade de sympathie auprès de ces malades que je visite? Est-ce que je ressens une agonie à la pensée de tant d'agonies morales que je devine? Lorsque mon frère se débat dans le scandale, est-ce que j'en éprouve moi-même la brûlure? Toutes ces attitudes appartiennent au domaine du visible, du tangible, du contrôlable.

Ce qu'il y a dans l'homme.

Ce comportement, extérieur pour une part, manifeste ce qu'il y a de plus profond dans l'homme et de plus caché, son âme secrète et celui qui l'habite. Mieux que la lampe du sanctuaire n'affirme la présence eucharistique, doublement cachée par les espèces du pain et par le tabernacle, la charité fraternelle révèle que dans ce cœur Dieu est présent. « A ce signe nous savons que nous sommes en Lui » (*1 Jo.*, II, 5). « Celui qui garde ses commandements demeure en Dieu et Dieu demeure en lui » (*1 Jo.*, III, 24). « Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, en nous son amour est accompli » (*1 Jo.*, IV, 12). « Qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui » (*1 Jo.*, IV, 16). Comment ne pas être convaincu par ces déclarations de l'Ecriture, redoublées jusqu'à en paraître obsédantes?

Et nous comprenons que, dans ces perspectives, l'amour des ennemis ait une valeur privilégiée. Le pardon est tellement à contre-courant de notre nature! Celui-là même à qui Dieu a fait grâce de dix mille talents, ne trouve-t-il pas tout indiqué de faire rendre gorge à l'homme qui lui doit cent deniers? Dès lors, si je pardonne de bon cœur à mon ennemi, j'ai la certitude qu'un Autre est présent en moi. « Celui qui a un ennemi à pardonner, disait le Bienheureux de la Colombière, est maître du Cœur de Dieu. » C'est qu'en réalité Dieu est maître du cœur de cet homme. En lui c'est le Père miséricordieux de la parabole qui accueille le prodigue; c'est le Christ du Vendredi Saint qui dit, par ses lèvres : « Mon Père, pardonnez-leur » et qui pardonne par son cœur.

20. *In Epist. Ioan.*, tract. V, 10; *P.L.*, XXXV, 2017.

Et comme la charité fraternelle est, pour celui qui la pratique, la garantie qu'il possède Dieu, elle est pour ceux qui l'entourent, un témoignage que Dieu est présent et agissant dans les chrétiens et dans le monde. Ma charité annonce aux hommes que Dieu les aime. C'est un évangile et un apostolat. Et même, d'après le Discours de la Cène, l'union entre les disciples du Christ, le spectacle de leur charité mutuelle est l'essentiel de l'apostolat, la prédication par excellence, car elle est l'épiphanie de la Trinité, capable de révéler au monde qui l'ignore le vrai Dieu qui est Amour (cfr Jo., XVII, 21).

Ceux qui aiment les hommes en refusant Dieu.

La charité est donc une valeur absolue parce qu'elle est Dieu en nous. Celui qui aime vraiment proclame qu'il n'y a rien de supérieur à la générosité et au don de soi, qu'il n'y a rien au-dessus de l'amour. Il aime l'amour lui-même, dit S. Augustin, et par conséquent il aime Dieu qui est l'Amour [21].

Qui aime Dieu possède Dieu [22]. Mais peut-on posséder Dieu sans le connaître? Et, à la limite, pourrait-on avoir la charité en niant Dieu? Un amour pour l'homme, qui est sincère, mais qui pense et déclare s'arrêter à l'homme, est-il un amour suffisant et qui sauve? Est-il, oui ou non, une charité authentique?

Notre psychologie est toujours approximative et conjecturale; chacune des âmes a son mystère; et des attitudes, apparemment semblables, peuvent cacher des réalités profondes toutes différentes.

Il peut y avoir un amour de l'homme qui veuille être et qui soit un blasphème contre Dieu, une affirmation catégorique proclamant que « l'homme est le seul Dieu de l'homme ». Même dans ce cas il n'est pas évident que tout sentiment religieux soit exclu, mais alors il est essentiellement dévié : on peut rendre un culte à l'humanité, mais ce culte est une idolâtrie; non point l'idolâtrie encore « innocente » du paganisme antique, mais l'idolâtrie des apostats, une divinisation voulue et consciente de l'humain pour se débarrasser de Dieu. Pareille philanthropie est un antithéisme, une religion close, qui a soigneusement muré toute ouverture du côté du ciel.

L'histoire et l'expérience nous montrent d'ailleurs que cette idolâtrie comporte souvent une terrible sanction immanente. La tour de Babel, construite par la coalition de l'humanité contre Dieu, avait abouti à la division, au déchirement irréparable de cette humanité. L'humanisme sans Dieu, tout en proclamant : « L'homme est pour l'homme l'être suprême », aboutit souvent à un drame où l'homme est assassiné; l'antithéisme devient un antihumanisme. « Je ne veux pas m'immoler à ce Dieu terrible qui s'appelle la cité future! », clamait un person-

21. *In Epist. Io.*, tract. IX, 10; *P.L.*, XXXV, 2052.

22. « Tu commences d'aimer : Dieu commence d'habiter en toi. » *In Epist. Io.*, tract. VIII, 12; *P.L.*, XXXV, 2043.

nage d'un roman russe. Il devinait le danger toujours redoutable et qui est, sous prétexte de diviniser l'Homme, de transformer les personnes humaines, les hommes réels et existants, en simples moyens voués à amener cette apothéose. Dans une histoire toute récente « l'homme fait Dieu » nous a été présenté en des scènes d'*Ecce homo* dont nous gardons le souvenir halluciné.

Ceux qui aiment l'homme en ignorant Dieu.

Il peut y avoir aussi un amour pour l'homme qui fait abstraction de Dieu, qui se trompe sur Dieu, mais qui veut être un amour sincère, prêt à accepter tous les sacrifices pour une valeur qu'il considère comme l'Absolu.

Situation analogue à celle de l'homme qui, oubliant Dieu, considère le Devoir comme la Valeur suprême à laquelle il faut tout subordonner, devant laquelle tout égoïsme doit disparaître, pour laquelle il faut donner tout ce qu'on a de plus cher, y compris sa vie. Situation instable et ambiguë, mais qui est pleine de promesses. Car un moment peut venir où l'on comprendra que celui qui se sent lié rigoureusement ne se lie pas soi-même et que l'obligation, en apparence impersonnelle, implique le Législateur personnel; viendra le moment où l'on apercevra que la Justice suprême est l'un des noms authentiques du Dieu vivant.

Mais la montée sera plus facile encore à partir de la charité fraternelle sincère jusqu'à Dieu qui la commande et qui l'inspire. On prendra conscience de l'illogisme intenable : « C'est un mensonge, dit S. Augustin, de déclarer : « j'aime Dieu », quand on n'aime pas son frère; c'est une erreur de dire : « j'aime mon frère », quand on n'aime pas Dieu [23]. » Après tout, le bon Samaritain de l'Evangile était l'adepte d'une religion considérée par Israël presque comme un paganisme. Pourquoi sa charité ne l'aurait-elle pas amené à l'Israël véritable? Quand le Saint-Esprit est dans une âme, il formule en elle une prière et un acte d'amour bien au delà de sa conscience claire, à des profondeurs insoupçonnées. S'il est vrai, comme le disait Monseigneur d'Hulst, que « l'amour pour l'homme n'a qu'un ennemi, l'égoïsme et que l'égoïsme n'a qu'un vainqueur, l'amour de Dieu », dans un cœur qui exclut l'égoïsme par des efforts généreux et sans cesse renouvelés, comment Dieu ne serait-il pas présent et comment ce cœur n'arriverait-il pas à découvrir un nom divin plus beau encore que la Justice et qui est Dieu Charité?

Cet homme de bonne volonté se sera laissé entraîner à la dialectique de l'amour. Sur l'autel où il rendait des hommages au Dieu inconnu, celui qui aime vraiment ses frères verra soudain apparaître le Père et Celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ. Alors il sera prêt à s'approcher d'un autre Autel.

23. *In Epist. Io.*, tract. IX, 10; *P.L.*, XXXV, 2052.

O Mystère de l'Unité, ô lien de la Charité!

Car c'est là qu'on doit finalement en venir, c'est là que se trouve récapitulé tout ce qu'on peut dire sur la charité.

L'Eucharistie, qui est le sacrifice même de la Croix renouvelé sous les signes sacramentels, évoque l'amour indivisible du Christ pour le Père et pour les hommes. Elle proclame cet amour pour Dieu qui s'est exprimé dans une obéissance totale et jusqu'à l'anéantissement. Elle proclame l'amour des hommes poussé jusqu'au dévouement absolu pour les hommes.

L'Eucharistie, qui est sacrement et nourriture, est la charité même du Christ qui vient en nous. Elle est un don de l'amour trinitaire et nous apporte cet amour trinitaire; nous avons, par elle, la révélation indubitable que notre charité n'est pas le résultat d'un effort humain, mais un don reçu de Dieu, qu'il nous faut, certes, accueillir activement, comme tous les dons de Dieu, mais que nous n'avons qu'à accueillir.

L'Eucharistie, faite à partir du pain et du vin, c'est-à-dire des grains de blé et des raisins réduits à l'unité, est seule capable de créer l'unité entre les hommes et se propose d'ailleurs ce but suprême : « La vertu même qui y est signifiée est l'unité, dit S. Augustin, pour que devenus son corps, devenus ses membres, nous soyons nous-mêmes ce que nous recevons [24]. » L'assemblée chrétienne, se nourrissant du même pain dans un banquet fraternel, n'est que le symbole et l'image des âmes multiples et diverses qui, par la vertu de ce pain, deviennent une seule âme et réalisent l'unanimité. Seule l'unité réelle dans le Christ, plus profonde que la conscience psychologique, pourra finalement aboutir à cette union consciente entre les cœurs, déjà goûtée partiellement ici-bas, mais qui, épanouie pleinement dans la charité trinitaire, s'appelle le ciel. « Qu'ils soient tous un, mon Père, comme nous sommes un! » (*Jo.*, XVII, 22). Car « c'est dans la société même, dans la charité même, dans l'unité même que se trouve la joie parfaite [25]. »

Lyon. G. SALET, S. J.

24. Serm. LVII, 7; *P.L.*, XXXVIII, 389.
25. S. Aug., *In Epist. Io.*, tract. I, 3; *P.L.*, XXXV, 1980.